

La passion

ou le tigre bleu d'Alexandre¹

Laurent GAUDÉ

Il y a dans *La condition humaine* de Malraux, un dialogue entre le vieux Gisors et le dénommé Ferral que j'aimerais vous lire en introduction. Au cours de leur conversation, Gisors demande subitement à son interlocuteur :

« Qu'entendez vous par : l'intelligence ? »

Et le dialogue se poursuit ainsi :

« -En général ?

-Oui.

Ferral réfléchit.

-La possession des moyens de contraindre les choses ou les hommes.

Gisors sourit imperceptiblement. Chaque fois qu'il posait cette question, son interlocuteur, quel qu'il fût, répondait par le portrait de son désir, ou par l'image qu'il se faisait de lui-même. »

Au moment de répondre à l'invitation de Paule Constant et de parler de la passion, j'ai le sentiment de répondre à la question de Gisors. Je vais essayer de parler de passion et je sais, je sens que ma réponse sera chargée de tout ce qui m'anime : ce que je suis, ce dont je rêve, ce que je voudrais être, ce en quoi j'ai décidé de croire, etc...

La passion telle que je la rêve, pourrait s'appeler le tigre bleu de l'Euphrate, du nom d'un texte que j'ai écrit sur les derniers jours d'Alexandre le Grand. (vous me pardonnerez si je cite dans cette intervention mes propres pages, mais c'est qu'elles illustrent au fond ce que j'entends par passion). C'est ce tigre bleu que je vais essayer de vous décrire. Qu'il s'agisse de la passion de l'écriture, de l'amour

¹ Copyright Laurent Gaudé.
Communication aux Journées des Écrivains du Sud, Aix-en-Provence, 27-28 mars 2009.

pour une femme ou d'un projet à bâtir, il faut, pour moi que la passion ait les couleurs de ce félin mésopotamien.

La passion. Quel vaste continent. Qui va du sacré au profane. Du sublime au trivial. Quoi de commun à la passion du Christ, par exemple, et au paisible hobby du dimanche soir – que certains n'hésitent pas à qualifier du même mot (la passion du tricot ou que sais-je, de la pêche...) ? Quoi de commun entre le petit frisson de province de Bovary et le tourment désespéré d'Anna Karénine ? La passion. Que met-on dans ce mot ? Qu'y cherche t-on ? Son intensité ? Son caractère éphémère ? Son bouillonnement incontrôlable ?

Mon tigre bleu à moi est le reflet de la volonté farouche de l'homme. Et tant pis pour l'étymologie du mot qui ancre de façon irréfutable dans la notion, la passivité de l'individu. Je n'y crois pas. Ou plutôt, je n'en veux pas de cette passion dont on parle comme d'une maladie, de cette passion qui prendrait possession de votre âme, la dérèglerait, la gangrènerait et contre laquelle l'esprit ne pourrait rien... Car pour moi la passion, au contraire, est du côté de l'obstination. Et du pari. C'est ce point là qui me touche particulièrement. Un pari à l'échelle d'une vie. Qu'on le proclame au monde entier, ou qu'on le garde dans le secret de son âme, il y a dans la passion un instant sacré où on accepte ce sentiment comme seul sens à sa vie, ou on accepte d'être jugé et de se juger soi-même en fonction de sa capacité à aller au bout ou pas de cette passion. C'est un instant sacré parce qu'on nomme son désir et qu'on en accepte la tâche.

Mon tigre bleu à moi est une force sourde à la fois menaçante et enivrante. Blaise Cendrars emploie dans « La prose du transsibérien » une expression que j'aime énormément et qui, à bien y réfléchir, pourrait constituer une très belle définition de la passion. Il utilise à un moment donné cette expression : « la violente beauté que je possède et qui me force » Tout est dit. La passion est à la fois une chance, un don et une épreuve. Elle force. Avec violence. Elle est dans cette duplicité étrange : elle éreinte et porte à la fois. Comment ne pas penser à Alexandre le Grand, mort à trente trois ans après une vie démente d'actions, de batailles et de

course effrénée. Il a vécu avec rage, usant sa jeunesse sur les routes du monde, porté par ce désir immense qu'il avait au fond du coeur d'aller sans cesse explorer les mondes et de les faire siens. Ce désir l'a probablement tué d'épuisement. Mais quel regret pourrait-il avoir ? Sans ce désir qu'eut-il été ? Un conquérant de plus, un pauvre souverain en campagne ? La passion d'Alexandre, pour moi, c'est ce tigre qu'il rencontre sur les berges de l'Euphrate tandis qu'il cherche un gué pour faire passer à son armée le grand fleuve mésopotamien. (cf pages 24, 25, 26 et 27) :

« Je dois parler maintenant de ce matin à Thapsaque.

J'avais regroupé toute mon armée et nous marchions vers l'Est,

A Thapsaque, sur les bords de l'Euphrate, nous avons planté notre campement.

Les hommes et les bêtes se reposaient,

Je devais trouver un moyen de franchir le vaste fleuve achéménide.

C'était le matin du sixième jour de repos.

Je me suis levé avant le soleil.

Sans réveiller personne, me faufilant, en silence, à travers les tentes, je suis allé retrouver Bucéphale.

Je l'ai sellé et suis parti vers les berges du fleuve.

Il faisait encore frais.

La brume de l'aurore montait de la terre, et c'était comme des nuages qui couraient à mes pieds.

Tout dormait d'un silence de rêve.

Aucun chant d'oiseaux encore,

Aucun cri de bête,

Pas même le bruissement de l'eau que la brume semblait étouffer.

Je contemplais ce grand fleuve barbare, la rive ennemie, là-bas, au-delà du cours infranchissable,

Et c'est là que je le vis.

A une centaine de mètres de moi, avançant avec précaution dans les hauts roseaux du fleuve,

Un tigre bleu.

Je crus d'abord que j'étais victime d'une hallucination,

Mais il se détacha sur un terre plein et j'eus tout loisir de l'observer.

C'était le tigre bleu de l'Euphrate,
Félin majestueux au pelage de lapis-lazuli.
Je ne pouvais le quitter des yeux.
Sa robe avait l'éclat impossible des pierres précieuses.
Je restais interdit, sans peur, mais saisi de surprise, incapable de rien faire.
C'est alors qu'il tourna la tête et me vit.
Nous nous contemplâmes ainsi, dans les brumes rampantes de l'Euphrate,
silencieux et figés comme des statues perses.
Et lentement, précautionneusement, il reprit sa marche.
Je le suivis au pas.
Je pensais qu'il s'enfuirait, qu'il bondirait, mais non.
Toujours à la même allure, il s'engagea dans les eaux de l'Euphrate.
Il semblait presque m'avoir oublié.
Je le vis s'enfoncer dans le fleuve et je pensai qu'il allait y disparaître
Que c'était là une créature des eaux.
Mais il ne s'enfonça pas, ne nagea même pas,
Il marchait calmement.
Et je compris qu'il y avait là un gué.
Je le suivis.
Nous n'étions plus qu'à une dizaine de mètres l'un de l'autre
Il ne semblait nullement effrayé.
Il se retournait parfois, comme pour vérifier que j'étais bien derrière lui.
Nous avançons ainsi et je ne pouvais détacher mes yeux de ce guide
magnifique,
Bleu comme les colliers des femmes thraces,
Bleu comme les eaux profondes de la mer Égée,
Bleu comme les étoffes dans lesquelles les femmes de Cappadoce enroulent
leur nouveau-nés,
Bleu comme mon désir et l'éternité.
Je le suivais et il me fit traverser l'Euphrate.
Et lorsque nous arrivâmes sur l'autre rive,
Lorsque Bucéphale eut posé son dernier sabot sur la terre ferme,
Il rugit comme un titan.
Ses crocs étaient comme des couteaux d'or.

Il rugit en me fixant.
Et je crus qu'il allait se ruer sur moi.
Mais ce n'est pas ce qu'il fit.
Une dernière fois il m'observa,
Et bondit à une vitesse impossible droit devant nous.
Droit vers l'Est,
Disparaissant dans les fougères et les herbes.

Ce matin-là, j'ai cessé d'être un conquérant imbécile,
J'ai abandonné mon sourire de vainqueur
Et mes rêves de victoires militaires.
Pour la première fois, la terre me sembla être un royaume à ma dimension,
Un royaume que je devais arpenter jusqu'au bout.
Le tigre bleu de l'Euphrate m'a logé au fond du ventre une faim infinie,
Un appétit de bête que rien n'apaise.
Le désir était né en moi de foncer désormais sur l'Est,
Toujours plus loin.
Rattraper Darius,
Ecouter la prophétie de Siwab,
Manger ces stades de terre qui me séparaient encore du bout du monde.
Accepter le Tigre bleu comme seul guide à ma vie.
Ne faire qu'un avec le galop de Bucéphale,
Respirer par ses naseaux
Et sentir, moi aussi, les pierres crépiter sous mes sabots.
Ce jour-là, je sus obscurément que c'était l'Orient qui me marquerait de son
emprunte sacrée.
Je compris que j'étais un roi que rien ne rassasie
Et que cette faim qui me rongait les sangs
Cette faim de terre
De foule
Et de vitesse
Rien, jamais, ne l'apaiserait jusqu'à la mort.

A mon retour, lorsque je retraversais l'Euphrate,

Les oiseaux étaient levés, la brume dissipée, et un vacarme matinal montait des herbes baignées d'eau.

Je rejoignis le camp et ne parlai à personne du Tigre bleu de l'Euphrate,
Mais il ne m'a pas quitté.

Il n'est pas un instant, dans toutes mes campagnes qui suivirent où je ne pensais le voir à l'horizon.

C'est lui, depuis ce jour, c'est lui qui me guide sur les routes étrangères.

Toujours vers l'Est,

Comme un aimant.

Ce matin-là, sur la rive gauche de l'Euphrate,

Avant d'annoncer à mon armée que j'avais trouvé un gué et qu'ils pouvaient tous se mettre en branle,

Ce matin-là, je jurais de ne jamais interrompre ma course,

D'aller droit devant, vers l'Est

Et de ne m'arrêter que sur les rives du Gange.

Dans ce dernier pays avant le bout du monde

Où les femmes ont trois yeux

Et où les hommes s'agenouillent devant les vaches. »

Mon tigre bleu à moi n'a rien d'éphémère mais se vit dans la durée. Je veux une passion qui dure toute une vie d'homme. Car dès lors se pose le problème passionnant de la fidélité. Une passion passagère peut être intense et rafraîchissante, mais elle se réduit malgré tout à une tocade. Je veux un pari prolongé. C'est bien ce qui se joue dans l'écriture. Livre après livre, au-delà de la réussite ou de l'échec de tel ou tel ouvrage, il y a une relation à l'écriture elle-même. Une tension permanente entre l'acquis et l'inconnu. Ne pas se reposer sur ses propres facilités. Continuer à lutter, à explorer, à se sortir de soi-même. Seule l'oeuvre dans sa globalité permet de juger de la capacité que l'on a eue de rester dans la passion.

Mon tigre bleu à moi est l'animal étendard de l'insatisfaction. Parce qu'au cœur de la passion, il y a la nécessaire frustration. Il n'y a pas de passionné repu. La

passion n'est possible que si l'objet échappe. Il faut quelque chose de trop grand pour l'homme. Quelque chose qui le tourmente et ne le laisse jamais en paix. Il faut quelque chose de démesuré, qui ne se laisse ni tout à fait connaître ni tout à fait achevé. Je repense, à cette occasion, à un documentaire sur Giacometti que j'ai vu il y a quelques temps, dans lequel le journaliste demandait à l'artiste ce qui motivait chaque nouveau tableau, chaque nouvelle sculpture... Face à la caméra, Giacometti souriait, comme un enfant pris en faute et disait avec douceur que c'était parce qu'il ratait à chaque fois ce qu'il voulait faire. Son envie à lui, expliquait-il, était de faire une tête. Juste une tête. Mais vraiment bien. Réussie. Et à chaque fois, cela ratait et il faisait un Giacometti... On aurait tort de ne lire dans cette explication qu'une coquetterie d'artiste. Je crois Giacometti lorsqu'il exprime ce sentiment d'échec. Il rate chaque œuvre. Oui. Et c'est pour cela qu'il y revient sans cesse. De même qu'Alexandre avance sans cesse vers l'Est parce qu'aucune conquête ne suffit. Ni Tyr, ni Babylone, ni Samarkand. Il veut plus. Toujours plus.

Mon tigre bleu à moi est un ogre devant lequel la fuite est impossible. Je repense à cette phrase de Claudel prononcée par Dona Sept épées dans la quatrième journée du « Soulier de Satin » : « Il n'y a qu'une chose nécessaire, c'est quelqu'un qui vous demande tout et à qui on est capable de tout donner. » Que l'on ne prenne pas cette phrase pour un vulgaire slogan romantique, ce serait l'appauvrir terriblement et la vider de sa charge de violence. Qui en effet, ose véritablement, à un moment de sa vie, tout demander ? Est-ce si fréquent ? Si facile ? Tout. Avec la mise à nu que cela implique. Qui en réponse, ose tout donner ? Sans compter. Rogojine le fait dans cette scène somptueuse de L'Idiot où il achète Nastassia Fillipovna. Il la veut. Il la désire comme une bête, comme un moujik, avec fureur. Il est prêt à tout. Et il va l'acheter comme un objet, en montant les enchères, passant de 18000 roubles à deux cent mille en quelques secondes. Il donne tout. Bien sûr, il détruit et humilie au passage. Bien sûr, il y a de l'asservissement dans ce geste mais lui aussi se met à nu. Car c'est lui, au fond, qui supplie. C'est lui qui est un enfant. Et que fait-elle le soir, lorsqu'il revient avec la liasse de billets qu'il a promis et qu'il la pose sur la table, devant toute la petite société réunie pour l'occasion ? Elle la prend et la jette dans la cheminée.

Geste formidable qui scelle définitivement la passion. Elle brûle l'argent. Signe qu'il n'y a aura pas de quiétude à l'aimer. Dès lors, la passion peut se déployer. Elle a trouvé avec Nastassia Fillipovna une femme à sa taille qui en a compris l'essence profonde, à savoir le besoin cruel de frustration.

Si on la regarde ainsi, la phrase de Claudel devient terrifiante. « Il n'y a qu'une chose nécessaire, c'est quelqu'un qui vous demande tout et à qui on est capable de tout donner. » C'est une phrase sacrificielle, c'est une phrase ogre.

Mon tigre bleu à moi ne peut ni être abandonné ni être semé. Renoncer à lui, c'est mourir. On peut tenter de fuir mais on en paiera le prix. Car la vie alors se retire comme une mer dégouttée. Est-ce que ce n'est pas de cela qu'est mort Lawrence d'Arabie sur sa moto au milieu des cottages de la vieille Angleterre ? Est-ce que ce n'est pas d'être redevenu horriblement anglais ? Il aima et accompagna les compagnons de Fayçal. Il leur a donné son courage, son intelligence, mais un jour, il a fermé la parenthèse et est retourné en Angleterre, ne comprenant pas qu'aucune parenthèse ne pouvait plus se fermer. Est-ce qu'Alexandre le Grand ne meurt pas de cela aussi ? Lorsqu'il accepte, sous la pression de sa propre armée, épuisée par tant d'années de campagnes, de revenir en arrière ? Pour la première fois depuis qu'il a gagné la bataille de Gaugamélès, il rebrousse chemin et cesse d'aller toujours plus loin vers l'Est. (pages 47 et 48) :

« Tous les hommes me regardaient

Je me mis à pleurer.

Moi qui avais franchi l'Hellespont,

Battu les Phéniciens sur la mer,

Moi qui avait su traverser l'Euphrate,

Moi qui n'avait pas fléchi sous le poids éreintant de la mousson.

Je me noyai dans la prière de Koinos.

Alors, sous le regard ébahi, de mes milliers de soldats,

Je me suis prosterné.

Un cri immense de joie et de soulagement souleva l'armée.

On me bénit et me porta en triomphe.

Chacun disait qu'Alexandre était le plus sage des hommes.

Lui qui avait accepté de n'être battu que par sa propre armée.
J'ai juré à Koinos que c'est dans sa terre de Grèce qu'on l'ensevelirait,
Qu'il verrait, avant sa mort, la calme profondeur de la mer Égée.
Je lui ai juré qu'Alexandre le rendrait aux siens
Et les préparatifs commencèrent.
Nous fîmes halte encore un jour, sur les bords de l'Hyphase,
Pour que les chevaux se reposent
Et que les hommes dorment dans la joie.
Je ne pus dormir de toute cette dernière nuit.
A l'aurore, alors que tout le monde dormait, rêvant probablement au foyer de
Thrace ou d'ailleurs,
Je me suis rendu, une dernière fois, aux bords de l'Hyphase,
Petit torrent indépassable.
J'ai espéré le tigre bleu de l'Euphrate.
Je l'ai cherché des yeux sur l'autre rive,
Je brûlais qu'il soit là
Pour m'indiquer le chemin.
Le tigre bleu de l'Euphrate, qu'en ce jour, pour la première fois depuis
Babylone, j'allais cesser de suivre.
Maintenant que j'y repense, j'aurais dû, ce matin-là,
Dans le silence du campement endormi,
Franchir, seul, l'Hyphase et continuer ma route vers l'Est.
J'aurais dû, car le Gange n'était plus loin et je suis sûr que le tigre bleu
m'aurait guidé.
J'aurais dû abandonner là mes hommes qui seraient revenus doucement sur
leurs pas,
Et m'enfoncer, seul, dans la touffeur chaude de l'Inde étrangère.
J'aurais dû, oui, car depuis, je n'ai fait que mourir.

Permettez-moi, de conclure maintenant.

Dans un monde de triste consommation, la passion est un courage. Dans un
monde où la réussite se mesure non pas à l'appétit que l'on a mais à ce que l'on
parvient à accumuler, où l'on nous vante sans cesse les mérites du bien être, du

plaisir, de la volupté et de la plénitude, où le plus abouti des hommes est celui qui parvient à assouvir le plus possible de ses pulsions, la passion est un bloc de quartz inassimilable. Elle trouble ce monde faux en nous rappelant que la chose la plus précieuse que l'homme possède, c'est son désir. L'état de satisfaction, s'il s'éternise, n'est-il pas le plus bêtifiant des états ? L'homme est beau lorsqu'il est dans la soif. De connaître. De faire. De dire. Est-ce que le vieil Achab est heureux ? La question ne se pose pas. Il est tout entier dans son désir et sa course. Tant que la baleine blanche lui échappe, elle est son plus grand trésor.

La passion nous sauve de l'ennui. Elle nous sauve de la laideur des jours toujours répétés. Elle nous sauve de l'opulence assoupie des repus. Elle nous offre deux cadeaux précieux qui nous blessent et nous attirent à la fois : le désir et l'intranquillité. C'est à cela qu'il faut rester fidèle. Obstinément.
